

CHAPITRE

5

ABDEL KASSOUF manœuvra le volant et engagea sa Chevrolet sur le terre-plein qui s'avancait devant le garage jusqu'à l'avenue Marconi. Il stoppa devant la pompe à essence et klaxonna trois fois pour attirer l'attention du garagiste : deux longs appels sur l'avertisseur de route, suivis d'un appel bref.

Il descendit de voiture, alluma une cigarette, aspira et rejeta la fumée par le nez. Une colère sourde grondait en lui. Sa bouche aux lèvres minces ne formait qu'une ligne sur son visage en lame de couteau, et ses yeux noirs enfoncés dans leurs orbites avaient l'éclat de la braise. Il fit quelques pas, s'efforçant de demeurer calme. Ses gestes étaient brusques mais non sans une certaine distinction.

Un jeune mécanicien en bleu de travail apparut et le rejoignit en le saluant d'un mouvement de tête.

— Mustapha est là ? interrogea Kassouf d'une voix sèche, sans répondre à son salut.

— Il vous attend ! fit le mécanicien en soulevant le capot de la Chevrolet.

Kassouf se dirigea vers l'entrée du garage. Il savait que le jeune mécano, qui répondait au nom de Sadhim, surveillerait les alentours et en cas de filature lui donnerait le signal, ce qui lui permettrait de filer par un passage secret ; ce passage conduisait à une petite rue perpendiculaire à l'avenue où une autre voiture mise à sa disposition demeurerait là en permanence.

Cette idée de garage à double issue était une idée de Kassouf. C'était une manière de contacter Mustapha qui lui assurait un maximum de sécurité. Seuls Mustapha et Sadhim connaissaient Kassouf. Pour tous les autres, il n'était qu'un numéro de qui Mustapha recevait des ordres et qui les leur transmettait à son tour. Ainsi l'avait exigé le « Grand Patron » qui contrôlait les deux réseaux d'Afrique du Nord : celui de Tanger et celui d'Algérie.

Kassouf était le chef du réseau de Tanger. Il était le seul à connaître l'identité du Grand Patron et le seul à connaître le but que visait l'Opération Z. Tous les autres, y compris Mustapha et Sadhim, n'étaient que des comparses.

Parvenu au fond du garage, Kassouf se dirigea vers une étroite porte vitrée sur laquelle était peint en jaune le mot DIRECTION. Il entra sans frapper.

Dans le minuscule bureau au plafond trop bas, éclairé par un tube au néon, Mustapha se leva du fauteuil dans lequel il était assis. C'était une sorte de colosse dont les muscles étaient noyés dans la graisse. Bien qu'il n'eût guère dépassé la trentaine, son visage replet accusait un triple menton et des plis se dessinaient sur le gras de sa nuque. Il avait les cheveux foncés tirant sur le roux, légèrement

ondulés et qui commençaient à se raréfier au sommet du crâne. Ses yeux clairs sans teinte bien définie étaient ronds et saillants. A première vue, il faisait penser à un gros poisson de mer habillé d'un complet fait sur mesure.

Kassouf referma la porte, s'avança jusqu'à la table, écrasa sa cigarette dans le cendrier et lui jeta un regard flamboyant. C'était la première fois qu'il se retrouvait en présence de Mustapha depuis la fusillade du *Café de Paris*, et il avait besoin de passer sa colère sur quelqu'un.

— Je regrette de ne pas vous avoir dit de féliciter notre spécialiste ! prononça-t-il d'une voix blanche. C'est ce qui s'appelle du beau travail !...

Mustapha s'essuya la bouche avec un mouchoir à carreaux. Il se doutait bien que Kassouf devait être furieux. Il prit une mine de circonstance, tira une cigarette de son paquet et la pinça entre ses lèvres charnues.

— Vous avez obtenu d'autres nouvelles ? s'informa-t-il d'une voix traînante.

— Les nouvelles n'ont pas changé depuis hier, dit Kassouf.

Il fit un pas en avant, agrippa le colosse par le revers de son veston et poursuivit soudain avec une fureur contenue :

— Une balle dans la poitrine ! Ce n'était pas dans la poitrine qu'il fallait le toucher. Pour un pareil résultat, ce n'était vraiment pas la peine de faire venir un spécialiste ! Pour un peu, il les aurait manqués tous les deux, ce Teuton !... Ç'aurait été le comble !...

Il le lâcha d'un seul coup et fit le tour de la table sans parvenir à dompter sa colère.

Mustapha lissa le revers de sa veste d'une main molle.

— Il va peut-être crever tout de même, hasarda-t-il.

Kassouf lui jeta un regard mauvais et fut sur le point de répliquer quelque chose. Mais par un effort de volonté il se domina et se tut.

Mustapha n'insista pas. Il pensait au fond de lui-même que si Kassouf l'avait laissé faire au lieu de faire appel à Steigger, le résultat escompté aurait été acquis. Il ne comprenait pas pourquoi Kassouf avait voulu compliquer les choses à ce point et fait venir un spécialiste. Avec une simple rafale de mitraillette tirée à courte distance et par surprise, la police aurait ramassé deux cadavres au lieu d'un seul. Mustapha, lui, en tout cas, n'y était pour rien et avait fait son boulot de chauffeur correctement. Il n'était pas responsable de la défaillance de Steigger. Mais il se garda bien de faire la moindre réflexion. Il connaissait les colères de Kassouf et depuis longtemps avait pris l'habitude de parler le moins possible dans ces moments-là.

— Où l'avez-vous conduit? reprit brusquement celui-ci.

— Je l'ai déposé sur la place de la gare, comme prévu. Je suppose qu'il a repris le train.

— Qu'il aille au diable! trancha Kassouf. Quand j'aurai besoin de quelqu'un pour tirer sur un éléphant à six mètres, je ferai appel à lui! ajouta-t-il avec mépris.

Il changea de conversation et reprit d'une voix plus calme :

— En dehors de ça, rien d'autre à signaler?

— Si, dit Mustapha. Il y a du nouveau. Le Por-

tugais qui a fait passer l'annonce à la radio était au *Palmier d'Or* hier soir.

Kassouf se redressa et une lueur cruelle brilla dans ses yeux noirs.

— Nous le filons ! se hâta d'ajouter Mustapha. Deux de mes hommes ne l'ont pas quitté d'une semelle et n'attendent que l'ordre de le liquider.

Kassouf ne répondit pas tout de suite. Il alluma une nouvelle cigarette et continua de se promener dans le petit bureau, tournant autour de Mustapha qui demeurait immobile. Puis au bout d'un moment il releva la tête et parla d'une voix saccadée :

— Alors, non seulement le Teuton a manqué l'objectif, mais notre moyen de transmission le plus habile est grillé. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les nouvelles sont réjouissantes ! grommela-t-il. Comment s'appelle ce type ?

— Martinez. C'est un célibataire, vieux garçon. Il est allé travailler ce matin comme d'habitude.

Kassouf reprit sa promenade interrompue. Ce deuxième pépin pas plus que le premier n'avait été prévu au programme.

— Il nous est facile de le liquider sans ennuis, reprit Mustapha. On peut maquiller ça en affaire de mœurs, suggéra-t-il.

Sous ses apparences de Tarzan empâté, Mustapha était un sadique. Comme les fauves, il aimait tuer pour le plaisir. Sa préférence avait toujours été le couteau. Egorger au couteau le type qu'on avait décidé de supprimer et le débarrasser ensuite de ses vêtements. C'était un bon vieux truc qui marchait à tous les coups. Quand la police découvrait un cadavre à moitié nu, elle pensait généralement qu'il

n'agissait d'une affaire de mœurs, orientait son enquête dans ce sens et se perdait en conjectures.

Kassouf le fixa avec un air mauvais. Les goûts morbides de Mustapha l'avaient toujours dégoûté. Kassouf pouvait tuer à bout portant n'importe qui, homme, femme ou enfant, dans le dos si cela était nécessaire et sans émotion. Mais il n'avait pas particulièrement l'amour du meurtre, ce besoin de cadavres comme cet énorme chacal qu'était Mustapha.

— Contentez-vous de le filer et de surveiller tous ses déplacements ! fit-il. Il est peut-être intéressant de savoir qui il a l'intention de contacter. Pour l'instant ce qui m'intéresse, reprit-il c'est le nouvel agent que le Deuxième Bureau français va nous envoyer. Le danger est là. Il faut que cet agent soit supprimé dans le plus bref délai et avant qu'il n'ait le temps de prendre contact avec qui que ce soit. Nous avons démoli le réseau français, mais l'I. S. et la C. I. A. sont puissants dans toute l'Afrique du Nord. Jusqu'à présent ils n'ont pas tenu à fourrer leur nez dans une affaire qu'ils croient être une affaire entre le gouvernement français et la rébellion algérienne. Si les Anglais et les Américains arrivaient à se douter du but que nous poursuivons, nous les aurions instantanément sur le dos et c'est ce qu'il faut éviter à tout prix. La réussite de l'Opération Z en dépend.

— Tout est prévu pour l'arrivée du nouvel agent français ! dit paisiblement Mustapha. Il amorça un sourire et enchaîna : il sera reçu avec tous les honneurs qui lui sont dus. Nous l'attendons à l'aérodrome, au port et à la gare. Au cas où il échapperait à notre surveillance et passerait inaperçu entre les mailles de notre filet, les indicateurs que nous

avons placés dans les principaux hôtels nous avertiront dès qu'un voyageur leur paraîtra suspect.

— Il peut se réfugier chez un particulier dont nous ignorons l'identité ! dit Kassouf.

Mustapha haussa les épaules :

— Moi, je suis convaincu qu'il débarquera tout bêtement à l'aérogare. C'est le moyen le plus simple et le plus rapide. Et ce n'est pas vingt-quatre heures qu'il restera à Tanger, ajouta le colosse avec un sourire cruel, c'est une demi-heure à peine. Après quoi ce ne sera plus qu'un cadavre.

— Je n'aime pas les présomptions, grommela Kassouf, et je déteste l'optimisme. J'ai pour principe de toujours envisager le pire.

Il se dirigea vers la porte, posa la main sur la poignée et se retourna une dernière fois avant de quitter le pseudo-garagiste :

— Si quelque chose survient plus vite que prévu, avisez-moi immédiatement.

Il claqua la porte derrière lui, traversa le garage d'un pas rapide et rejoignit sa Chevrolet.

Sadhim finissait d'astiquer les glaces. Sans lui adresser un seul mot, Kassouf se glissa sous le volant et mit le moteur en marche. Quelques instants plus tard, il roulait dans la rue de Washington.

Depuis le coup à demi manqué aux abords du *Café de Paris*, Kassouf était inquiet. Il savait qu'il ne pourrait contacter le « Grand Patron » avant plusieurs jours et peut-être plusieurs semaines. Les responsabilités pesaient sur ses épaules. Il devinait par une sorte d'instinct que les événements allaient se précipiter. Jusqu'à présent la chance lui avait souri. Il espérait qu'elle lui sourirait encore jusqu'au jour de l'Opération Z. Après ça n'avait

plus d'importance. L'agent spécial envoyé de Paris avait été abattu. Paris allait envoyer un autre agent qu'il fallait abattre encore plus vite.

Kassouf souhaita que Mustapha ne se trompât pas, et que l'agent attendu débarquerait bien de l'avion.

-:-

L'avion volait à trois mille cinq cents mètres d'altitude au-dessus d'une mer de brouillard. Bercés par le ronflement régulier des moteurs, plusieurs voyageurs s'étaient assoupis ; les autres, désœuvrés, attendaient sans impatience l'atterrissage à Tanger.

Durane jeta un coup d'œil sur l'impressionnant tableau de bord du *Constellation*. Dans dix-sept minutes exactement, l'appareil se poserait sur une des pistes de l'aérodrome.

Durane se sentait parfaitement à son aise dans son uniforme de pilote d'Air-France. Jusqu'ici tout avait marché au-delà de ses espérances et en fin de compte le sort l'avait favorisé. Grâce à Sylvain Mérault le commandant de bord, Durane était officiellement en reconnaissance de vol sur la ligne Paris-Tanger, avec dans sa poche une feuille de route et un passeport au nom de Jean Michelet. Le véritable Jean Michelet en ce moment même dormait dans une douce béatitude et ne se réveillerait pas avant une bonne paire d'heures, c'est-à-dire jusqu'à ce que le somnifère que Durane avait mis dans son verre ait fini de produire son effet.

Avant de quitter Paris, Durane avait pris la précaution d'adresser une lettre à Louis-Henri Jolivet, l'informant qu'il avait décidé de passer quelques jours de vacances à Tanger, et dans laquelle il lui

demandait par la même occasion de bien vouloir arranger cette histoire de somnifère avec la direction d'Air-France ; ceci afin que le sympathique Jean Michelet et Sylvain Mérault n'aient pas d'ennuis. Le « Petit Monsieur » allait piquer une crise de nerfs, mais Durane savait qu'il ferait le nécessaire.

Sylvain Mérault malgré les protestations et les hauts cris qu'il avait poussés, avait fait exactement ce que Durane lui avait demandé de faire. Il s'était arrangé avec un collègue pour faire le courrier de neuf heures douze et avait indiqué à Durane le nom et l'adresse du pilote en reconnaissance de vol sur la ligne ce jour-là. Depuis le décollage d'Orly, il feignait de ne pas connaître Durane et ne cessait de se trémousser devant son manche à balai, bouillant littéralement d'impatience de le voir souriant, calme et détendu.

Durane remercia le radio qui lui offrait une cigarette et se pencha vers Mérault :

— Je voudrais voir encore une fois la liste des passagers, fit-il.

Mérault lui décrocha un coup d'œil furibard. C'était la troisième fois que Durane lui demandait cette liste qu'il avait déjà épluchée pendant trois quarts d'heure. Il réfréna l'envie de lui dire qu'il était le roi des casse-pieds, prit la feuille dans un coffret et la lui tendit.

Sans se soucier le moins du monde de la rogne contenue du Méridional, Durane se mit de nouveau à consulter la liste et s'arrêta encore une fois sur le nom d'un passager : Ibrahim Ben Saffa, trente-sept ans, voyageur de commerce, de nationalité tunisienne.

C'était un petit homme brun de peau et de cheveux, qui portait une fine moustache. Sans qu'il s'en fût douté un seul instant, Durane l'avait longuement observé par l'interstice de la porte séparant la cabine de pilotage de celle des passagers. Assis quatre rangées de fauteuils derrière Charrière, le Tunisien était confortablement installé à côté d'un hublot et contemplait rêveusement la couche de nuages que survolait l'avion. Son apparence aussi bien que son nom étaient insignifiants et sa présence comme passager n'avait rien que de très naturel. Mais Durane, avec son flair habituel, l'avait repéré presque tout de suite. Il n'aurait pas pu s'expliquer pourquoi, mais son instinct lui commandait de surveiller ce type.

Il était certain que Charrière n'avait pas fait attention à lui. Charrière était un bon agent, mais Durane ne comprenait pas pourquoi le « Petit Monsieur » avait fait appel à lui pour une mission de ce genre. Charrière ne devait pas se rendre compte de l'importance de la tâche qui lui était confiée. Il n'avait pas l'habitude des missions superdangereuses comme Durane et n'était pas l'homme qu'il fallait pour affronter les adversaires qui avaient liquidé cinq types en six mois, y compris un agent de la valeur de Leplattre. La preuve en était que Charrière s'embarquait tout bonnement par le courrier régulier d'Air-France au lieu de pénétrer à Tanger par voie détournée. Dans moins d'un quart d'heure il allait débarquer bien pépère avec les autres voyageurs.

L'avion commença à descendre insensiblement. Sylvain Mérault reprit les commandes de l'appareil qu'il avait abandonnées au co-pilote, et le radio

commença ses appels. Un instant plus tard l'hôtesse rejoignit l'équipage dans la cabine de pilotage. C'était une belle fille blonde aux yeux rieurs. Elle décocha un sourire à Durane :

— La ligne vous plaît?

— Enormément ! assura Durane.

Sylvain Mérault lui décocha un nouveau regard furieux. Il avait visiblement hâte d'atterrir et d'en finir avec cette histoire et n'était pas très rassuré sur ce qui en découlerait.

L'appareil continua à perdre de l'altitude et Tanger perchée sur sa colline calcaire apparut bientôt dans le lointain. Durane distingua son croissant de mer bleue, son port, sa plage et sa gare ; puis son amphithéâtre de maisons, ses minarets polychromes, ses vieilles murailles, sa kasbah se dressant au sommet de la ville arabe, son groupe compact d'immeubles modernes, et enfin ses villas blanches éparpillées sur le flanc verdoyant de la montagne.

L'hôtesse rejoignit de nouveau les passagers et Durane l'entendit leur demander de bien vouloir attacher leurs ceintures. Il se retourna vers Mérault et l'interrogea du regard.

— Nous atterrissons dans cinq minutes, grommela celui-ci.

Cinq minutes plus tard en effet, le *Constellation* se posait impeccablement sur la piste. Il roula doucement sur le taxiway précédé par une voiture multicolore, amorça un virage, fit demi-tour et enfin stoppa avec une légère secousse.

Durane attendit que tous les voyageurs aient évacué l'appareil. Il salua Sylvain Mérault d'un

clignement de l'œil, saisit sa petite valise noire et descendit à son tour.

Tel un troupeau de moutons, les voyageurs s'acheminaient sans se presser en direction du bâtiment des douanes. Durane repéra immédiatement Charrière qui s'aventurait aussi paisiblement qu'un représentant de commerce. Ben Saffa marchait derrière lui à moins de cinq mètres.

Durane ajusta une paire de lunettes noires sur son nez et suivit le mouvement en accélérant le pas. Il rejoignit le cortège au moment où les premiers voyageurs pénétraient dans le bâtiment. Au lieu de prendre la file, il traversa directement la salle en direction de la porte de sortie qui ouvrait dans le hall de l'aérogare et devant laquelle se tenait un douanier marocain.

— Rien à déclarer ! lança Durane sans s'arrêter.

L'autre ne broncha pas et le laissa passer. Durane se retrouva dans le hall. Pour l'instant tout se passait comme il l'avait prévu. Mérault lui avait assuré qu'il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour qu'il n'ait aucun pépin à la douane, et qu'il était extrêmement rare qu'on demande leur passeport aux pilotes.

Il n'y avait pas beaucoup de monde dans le hall. Durane gagna la sortie. Plusieurs voitures stationnaient sur la place, dans un désordre parfait. Plus loin, sur la route qui relie l'aérogare à la ville, des taxis étaient rangés les uns derrière les autres. Devant un kiosque fermé, un Arabe au visage tanné et ridé, vêtu d'une djellaba, attendait les passagers pour leur vendre des fruits exposés sur une charrette attelée à un bourricot.

Durane s'en approcha et tout en faisant mine de

s'intéresser à sa marchandise, regarda autour de lui. Tout semblait calme et paisible. Mais, depuis longtemps, il avait appris que trop de calme et trop de tranquillité sont souvent le prélude d'une action brutale. Puis il vit soudain apparaître Charrière qui sortait du hall et presque en même temps, comme traînant son ombre après lui, le petit Tunisien à moustache.

Durane recula vivement d'un pas et se dissimula derrière l'angle du kiosque. Il vit Ben Saffa, une cigarette à la bouche, demander du feu à Charrière. Méfiant, Charrière posa sa valise, sortit son briquet de sa poche et en fit jaillir la flamme. Le Tunisien remercia cérémonieusement, lui tourna le dos et se dirigea vers une voiture. Il s'y installa et celle-ci démarra aussitôt.

Quand elle eut disparu, Charrière reprit sa valise et avança en direction de la route pour prendre un taxi. Il passa à deux mètres de Durane sans le voir et celui-ci lui emboîta le pas.

Au moment où ils allaient atteindre la route, une vieille Ford noire se mit en marche et le canon d'une mitrailleuse émergea d'un seul coup de la portière.

Durane plongea dans les jambes de Charrière qui s'écrasa sur le ventre, tandis qu'une rafale crépitait au-dessus de leurs têtes. D'un violent coup de rein, Durane roula sur lui-même et se glissa sous une grosse voiture américaine. Une seconde rafale succéda à la première. Des balles sifflèrent, s'écrasèrent sur le moteur, se fichèrent dans la taule ; un pneu éclata avec un bruit d'explosion. Charrière eut le même réflexe que Durane. Celui-ci le vit se traîner comme un lézard sous une camionnette. Se tirant à la force des poignets, Du-

rane se glissa sur le dos vers l'arrière du véhicule, se dégagea et demeura accroupi derrière la malle arrière, tandis qu'il glissait la main dans la poche de son pantalon.

La portière de la Ford s'ouvrit au même instant, le type qui venait de les canarder sauta sur la route avec sa mitraillette et s'accroupit avec l'intention de faucher au ras du sol sous les voitures. Durane arracha avec les dents le goupillon de la grenade qu'il serrait dans sa main, la lança de toutes ses forces et se plaqua au sol.

La grenade creva la vitre de la portière arrière de la Ford comme un gros caillou. Il y eut quelques secondes comme si tout s'était arrêté de vivre, puis une formidable explosion retentit soudain. La vieille Ford s'ouvrit comme une grosse noix, la toiture vola en l'air, une porte fut arrachée de ses gonds tandis qu'une pluie de morceaux de fer, de tôle et de débris de verre se répandait à plus de vingt mètres.

Tombant d'un seul coup, un silence macabre s'ensuivit. Puis des cris horrifiés retentirent. Durane se releva, sortit son automatique et récupéra sa valise.

La Ford n'était plus qu'un amas de ferraille tordue d'où s'échappaient de longues flammes. Recroquevillé sur le sol, le visage ensanglanté, le tueur tenait encore sa mitraillette sous son bras droit. L'autre arraché du tronc gisait à plus de six mètres comme un gros saucisson sanguinolent. Plus loin, sur la route, projeté par la déflagration, le chauffeur serrait encore le volant à pleines mains. Mais il ne possédait plus que la tête et le buste, ses deux jambes étant restées dans la voiture.

— Foutons-le camp ! lâcha Charrière d'une voix rauque en se dégageant de dessous la camionnette.

Des cris s'élevèrent de nouveau alors qu'ils se précipitaient tous les deux vers un taxi stationné quinze mètres plus loin. Mais personne n'eut la réaction de tenter quoi que ce soit pour retenir les deux fuyards.

La carrosserie du taxi avait été détériorée par les éclats et toutes les vitres étaient brisées. Charrière ouvrit brutalement la portière. Mort de peur, le chauffeur marocain était tapi au fond du véhicule, se protégeant la tête de ses bras.

— Sors-toi de là ! ordonna Charrière.

Il le saisit en même temps par l'épaule et le tira dehors d'un seul coup. Pétrifié, le Marocain n'offrit pas plus de résistance qu'un colis et roula sur le bord de la route comme un poids mort. Charrière lança sa valise dans le fond de la voiture et prit place au volant. Durane s'installa à côté de lui, tenant toujours son automatique à la main.

Tout s'était déroulé avec une rapidité surprenante et la scène avait duré moins d'une minute. Le moteur répondit au premier appel et le taxi s'élança à tombeau ouvert sur l'étroite route blanche.

Pendant plusieurs minutes, les deux agents français n'échangèrent pas une seule parole. Avec ses grosses pattes velues, crispées sur le volant, son torse épais penché en avant, Charrière ressemblait un peu à un ours en colère. Du sang coulait de sa main droite.

— Touché sérieusement ? questionna Durane quand il s'en aperçut.

— Trois fois rien ! grommela Charrière. Une

balle dans le gras du bras. Mais sans votre intervention, je ne vaudrais pas mieux que Leplattre...

Durane ne répondit pas et observa la route derrière eux. Aucune voiture n'apparaissait à l'horizon et personne ne semblait vouloir les poursuivre. Mais il savait que le danger viendrait de l'autre côté et que pouvaient surgir d'un instant à l'autre des voitures de police alertées par téléphone.

— Dans combien de temps serons-nous en ville? interrogea-t-il.

— Dans dix minutes si cette chignole tient le coup!...

— J'espère que vous avez une planque sûre et qu'on ne sera pas obligé de chercher un hôtel.

— J'en ai une. Si nous pouvons arriver sans pépin jusque-là, les flics auront le temps de s'amuser avant de nous trouver.

— Je ne crains pas tellement les flics, dit Durane. Ils sont, ici, généralement bornés et rarement dangereux. Par contre je n'en dirais pas autant de ceux qui vous attendaient dans cette Ford.

— C'est entendu que j'ai fait une connerie! grommela Charrière sans détourner la tête. Mais vous n'allez pas me servir ça à chaque occasion, j'espère?

— C'est la dernière fois que je vous en parle. Mais vous méritez tout de même que je vous le souligne.

Charrière lui lança un regard en coin, émit un grognement mécontent et passa son humeur en écrasant du pied l'accélérateur.

CHAPITRE

6

L'ENORME MUSTAPHA se laissa tomber sur un siège et tira un mouchoir de sa poche avec lequel il s'essuya la nuque. En n'importe quelle saison, même en hiver quand le thermomètre marquait dix degrés, il transpirait comme un porc.

Il remit son mouchoir à sa place et tira une cigarette qu'il se mit à sucer, oubliant de l'allumer. Les nouvelles que venaient de lui donner Ben Saffa, debout devant lui, n'étaient pas des nouvelles réjouissantes et il en était atterré.

L'agent français aurait dû être ratatiné, criblé de balles à bout portant. Or non seulement il avait échappé au massacre, mais ses deux tueurs avaient été pulvérisés, déchiquetés à la grenade.

Un goût de vengeance lui coula dans la bouche et ses épaisses narines se dilatèrent. Il ne lui était

CHASSE À L'EPERVIER

Mustapha vint à l'idée que deux agents débarqueraient au lieu d'un seul. Il avait beau se dire qu'il les aurait tout de même, mais cela n'arrivait pas à atténuer sa rage. Il aurait voulu pouvoir les tenir tout de suite, là, à sa merci. A cette pensée, ses yeux lourds s'injectèrent de sang et ses lèvres tremblèrent.

En attendant que ce rêve devienne une réalité, il avait quelque chose à faire de beaucoup moins drôle. Il fallait aller trouver Kassouf et le mettre au courant. Il releva sa grosse tête bouffie vers Ben Saffa :

— Et bien entendu, celui était habillé en uniforme de pilote, tu ne l'as pas vu ?

— Non, dit le petit homme à moustache. Comment voulais-tu que je me doute d'un coup pareil, Mustapha ? Je ne me suis occupé que de l'autre, de celui qu'on attendait. Je ne l'ai pas quitté d'une semelle depuis la descente de l'avion. Et comme prévu je lui ai demandé du feu en sortant de l'aérogare. Ensuite je me suis éloigné sans plus m'occuper de rien.

— Celui-là, tu pourras au moins le reconnaître... murmura Mustapha.

— Celui-là, oui. Même s'il se colle une moustache et se fait raser le crâne.

Mustapha demeura silencieux un moment, les yeux dans le vague. A le voir il était facile de deviner qu'il faisait de gros efforts de matière grise. Son ventre proéminent se soulevait et s'abaissait comme un soufflet de forge.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Ben Saffa.

Le colosse se leva et essuya ses grosses mains potelées sur sa veste de lin blanc.

— Il faut d'abord que je transmette au chef les nouvelles que tu viens de me donner. En attendant, tu vas t'occuper de rendre visite à tous nos indicateurs et tu leur donneras le signalement du type blond. Et puis tu achèteras tous les journaux. On apprendra peut-être quelque chose. Les flics vont s'occuper de ça de leur côté et on ne sait jamais...

— Ne compte pas trop sur les flics pour faire notre boulot, Mustapha.

— Ils rendent quelquefois service... grommela le colosse sans conviction.

Ben Saffa lissa deux fois sa fine moustache, remit sur sa tête son chapeau qu'il avait déposé sur la table et prit congé.

Il venait de s'éloigner quand la porte s'ouvrit de nouveau. Sadhim entra. Le jeune mécanicien ne devait guère avoir plus de vingt ans. Il était aussi maigre que Mustapha était gras. Dans son visage triangulaire et osseux, ses yeux noirs brillaient comme deux billes de verre.

— Marcos vient de passer ! annonça-t-il. Et pas pour prendre de l'essence.

Mustapha se retourna avec une rapidité étonnante pour un homme de sa corpulence :

— Quelque chose de neuf ?

— Le Portugais s'est rendu au consulat de France !...

— Nom de Dieu ! rugit Mustapha. Quand ?

— Ce matin à dix heures.

Le colosse se mit à jurer en arabe pendant une demi-minute. Si le Portugais avait parlé, cela commençait à devenir réellement dangereux. C'était une faille qui s'ouvrait dans le réseau. Les agents du Deuxième Bureau allaient certainement

prendre contact avec le consulat, puis rappliquer au *Palmier d'Or*.

Les pensées les plus contradictoires se succédèrent dans l'esprit de Mustapha. Si les deux Français se rendaient au *Palmier d'Or*, c'était peut-être un moyen de les coincer et de les rayer définitivement de la circulation. Mais rien ne prouvait encore que Martinez ait craché le morceau. Dans tous les cas, il ne le lâcherait que contre un gros paquet de fric. C'était un petit homme rusé et malin. Mustapha ne comprenait pas pourquoi Kassouf n'avait pas voulu qu'on le liquide tout de suite alors que c'était si facile. Maintenant, il était peut-être trop tard.

Mustapha comprenait de moins en moins les agissements de Kassouf et sa façon de travailler le déconcertait. Une envie folle d'outrepasser ses ordres envahit soudain le colosse, et il fut sur le point de faire dire aux deux hommes qui filaient le Portugais, de lui envoyer une rafale de plomb. Mais la crainte que lui inspirait Kassouf fut plus forte que son désir.

Il décida d'aller le voir tout de suite sans prendre les précautions d'usage. Il prenait quelques risques en agissant ainsi, mais la situation était grave et le temps pressait. Il donna l'ordre à Sathim de sortir la Buick du garage.

Un quart d'heure plus tard il roulait dans l'avenue de la Paix, conduisant d'une main nerveuse. Quand il eut atteint la place du Maroc, il tourna à droite dans la rue de l'Atlas, roula une centaine de mètres encore puis s'arrêta au bord de la chaussée. Il était cinq heures de l'après-midi, le soleil était

encore haut dans le ciel et le vent qui était tombé dans la matinée recommençait à souffler.

Mustapha descendit de voiture et continua à pied sur le trottoir. Il s'arrêta deux cents mètres plus loin devant une grande boutique exposant des articles-souvenirs et des antiquités. Il écarta le rideau de perles qui masquait l'entrée et pénétra résolument dans le magasin.

Une jeune fille assise derrière un comptoir se leva et vint au-devant de lui :

— Vous désirez, monsieur?

— Je voudrais voir M. Santos, dit Mustapha en s'efforçant de prendre un air aimable.

— C'est à quel sujet?

— C'est personnel.

La jeune fille le dévisagea quelques secondes avec méfiance, puis se décida :

— Attendez, je vais voir s'il est là.

Mustapha la vit disparaître derrière une tenture au fond de la boutique. Elle revint au bout de deux minutes et lui fit signe de la suivre. Ils montèrent un escalier de trois marches et elle ouvrit une porte :

— Par ici ! fit-elle en s'effaçant devant lui.

Abdel Kassouf était debout derrière son bureau. Son visage était fermé et ses yeux noirs exprimaient une colère froide et contenue. Il attendit que son employée eût réintégré la boutique avant de s'adresser au visiteur :

— Je croyais vous avoir dit de ne jamais venir ici qu'en cas de nécessité absolue !...

— Je sais, dit Mustapha. Mais les nouvelles que je vous apporte...

— Je suis au courant ! coupa Kassouf d'une voix tranchante.

Il ouvrit le tiroir de son bureau, en retira un journal et le jeta sous les yeux du colosse avec un geste rageur. C'était la *Dépêche marocaine*, rédigée en français, qui relatait en première page ce qui s'était passé à l'aérogare.

— J'avais quelque raison de ne pas partager votre optimisme ! poursuivit Kassouf. Et les événements le prouvent !

Il fit quelques pas dans la pièce, alluma une cigarette. Ses mains tremblaient de colère. Il releva la tête vers Mustapha et le transperça de son regard froid :

— Il faut retrouver ces deux hommes coûte que coûte et les abattre, vous m'entendez ?

— Nous les retrouverons, assura le colosse.

Kassouf eut un geste d'impatience, puis retourna s'asseoir à son bureau. Mustapha prit place sur une chaise sans y avoir été invité, puis reprit, hésitant :

— J'ai encore autre chose à vous transmettre... Le Portugais s'est rendu ce matin au consulat de France...

Kassouf redressa lentement le buste et fixa Mustapha. Une lueur étrange passa dans ses yeux.

— Je crois qu'on a eu tort de ne pas liquider ce type tout de suite, enchaîna le colosse.

Une ironie à peine cachée apparut sur les traits de Kassouf. Il pensa que cette énorme masse de chair et de graisse assise en face de lui ne serait jamais qu'un vulgaire tueur, et que dans sa grosse tête sa cervelle devait être minuscule. Pour la première fois un pâle sourire se dessina sur ses lèvres minces :

— Nous avons mieux à faire que de le liquider, prononça-t-il d'une voix lente. Beaucoup mieux à faire...

-:-

Durane ouvrit les yeux et s'étira. Il pensa qu'il devait avoir dormi longtemps, car le soleil filtrait à travers les persiennes. Il se leva, enleva la veste de son pyjama et s'approcha d'une petite table sur laquelle on avait déposé à son intention une cuvette et un broc d'eau. Il s'aspergea le visage et le torse, puis se sécha avec une serviette. Il fit manœuvrer deux ou trois fois ses longs muscles souples d'athlète pour se dégourdir les membres. Il se sentait en excellente forme.

La veille, la chance les avait favorisés, Charrière et lui. Ils avaient pu atteindre sans encombre la rue de Marseille où habitait une jeune Marocaine, amie de Charrière, du nom de Soad. Celle-ci habitait un petit appartement dans un immeuble relativement moderne bien que dépourvu de confort. Comme Charrière l'en avait assuré, Soad n'avait fait aucune difficulté pour leur donner l'hospitalité. Dévouée comme le sont les Marocaines quand on ne trahit par leur amitié, elle avait soigné la blessure de Charrière et l'avait pansé avec autant de soin qu'une infirmière diplômée. Ensuite ils avaient dîné tous les trois comme de vieux amis. A aucun moment elle n'avait paru intriguée par leur visite inopinée et elle ne leur avait pas posé une seule question.

Durane avait apprécié cette remarquable discrétion. Elle leur avait ensuite préparé à chacun une chambre, leur avait souhaité une bonne nuit et

s'était retirée sur la pointe des pieds. Les deux Français, fatigués par les émotions de la journée, s'étaient séparés sans échanger un mot sur les événements survenus à l'aérogare. Une chose intriguait Durane. Après l'agression manquée, Charrière n'avait pas eu autrement l'air étonné de le retrouver à Tanger.

Durane s'habilla d'un costume gris clair, d'une chemise blanche et d'une cravate de soie. Il attacha son holster sous sa veste, et fit un paquet avec l'uniforme de pilote, se promettant de le faire réexpédier à l'adresse de son propriétaire, le sympathique Jean Michelet, qui en ce moment même devait faire une triste figure.

Durane sortit de sa chambre, traversa le vestibule et pénétra dans la salle à manger.

Charrière était installé devant la table et mangeait avec appétit des tartines beurrées et des fruits. D'une cafetière fumante s'exhalait un agréable arôme.

— Bien dormi? s'informa Charrière, en désignant à Durane une place en face de lui.

— Très bien dormi. Où est Soad?

— Elle vient de filer à son boulot. Elle travaille dans une agence de voyages, avenue d'Espagne. C'est vraiment une fille au poil. C'est elle qui a préparé le petit déjeuner et elle s'est encore occupée de changer mon pansement avant de partir. Ça m'embêterait qu'elle ait des ennuis à cause de nous.

Durane prit place en face de Charrière et se servit du café.

— Je crois qu'il est nécessaire que nous ayons une explication, fit-il en commençant d'éplucher une banane.

— Une explication sur quoi?

— Sur la mission qui vous est confiée et sur ma présence à Tanger.

Charrière baissa la tête et Durane crut voir un léger sourire sur ses lèvres. Il demeura dans cette position pendant un bout de temps, comme hésitant, puis releva la tête. Ses petits yeux bleus bordés de cils blonds étaient devenus espiègles.

— Je pensais que vous me parleriez de ça hier déjà...

— Nous n'en avons pas eu l'occasion.

Charrière repoussa son bol vide et bourra sa pipe.

— Les explications, commença-t-il, c'est à moi de vous les donner...

Durane le regarda sans très bien comprendre.

— Il faut d'abord que je vous dise ceci, poursuivit Charrière, j'ignorais complètement que vous étiez dans l'avion, mais je savais que je vous retrouverais ici sous peu de temps. C'était prévu...

— Prévu?

— Prévu et voulu par le patron.

— Dites donc, interrompit Durane, j'ai l'impression que votre blessure au bras vous donne de la fièvre. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fou?

— Ce n'est pas une histoire de fou. Le « Petit Monsieur » a mis sur pied un scénario qui s'est déroulé exactement comme il le souhaitait. Et heureusement pour moi, parce que sans ça je ne serais pas en train de déguster l'excellent café de cette brave Soad...

— Expliquez-vous! coupa Durane avec une certaine impatience.

— Eh bien voilà : quand le « Petit Monsieur »

a appris que Leplattre avait été liquidé à Tanger, il a pensé tout de suite à vous. Vous étiez évidemment l'homme tout à fait désigné pour ça. Et sans flatterie de ma part, j'étais de son avis. Tout le monde dans le « Service » sait que vous êtes le numéro 1 pour ce genre de mission. Toutefois le « Petit Monsieur » jugeait qu'il était imprudent d'envoyer un seul agent pour s'occuper d'une affaire aussi mystérieuse et aussi dangereuse. Et l'idée d'envoyer deux agents au lieu d'un seul lui est venue à l'esprit. Seulement il y avait un handicap. Le « Petit Monsieur » était persuadé que s'il vous demandait de partir avec un collègue, que ce soit moi ou un autre, vous refuseriez. Depuis des années vous avez pris l'habitude de travailler seul et vous en faites toujours à votre tête. A tel point, ajouta Charrière avec une grimace malicieuse, qu'on pourrait aussi bien vous appeler le Solitaire que l'Épervier. Bref ! Le « Petit Monsieur » estime que vous avez un sale caractère et que vous l'auriez envoyé sur les roses avec sa proposition. Et comme il tenait absolument que vous vous occupiez de cette affaire, il a imaginé le scénario suivant : il ne vous a d'abord rien dit sur la mort de Leplattre et il a chargé le père Brochard de vous téléphoner en douce et de vous dire ce que vous savez, persuadé que vous alliez rappliquer monté sur vos grands chevaux.

— La vache... murmura Durane entre ses dents.

— Et ça n'a pas manqué. Quand vous êtes venu me trouver chez moi, j'ai compris immédiatement que vous aviez mordu à l'hameçon. Et voilà toute l'histoire... Nous voilà tous les deux à Tanger, et c'est ce que voulait le « Petit Monsieur ». A partir

de maintenant je ne suis plus qu'un collaborateur placé sous vos ordres.

Charrière ralluma sa pipe et se versa un autre bol de café, guettant du coin de l'œil les réactions de Durane. Celui-ci demeura un moment immobile, sans rien dire, le visage fermé. Puis ses traits se détendirent et son sourire laissa voir une rangée de dents blanches.

— Le moins que je puisse dire, c'est que pour une fois il m'a bien eu, fit-il.

Charrière s'était remis à manger et se beurrerait une nouvelle tartine.

— Bon ! Eh bien puisque les choses vont ainsi, dit Durane, et que vous êtes placé sous mes ordres, vous allez vous habiller et filer tout de suite au consulat de France.

— Qu'entendez-vous par tout de suite ?

— Tout de suite, chez moi, signifie immédiatement.

— Vous allez tout de même me laisser finir de déjeuner ?

— Pas question, nous n'avons pas de temps à perdre. D'ailleurs vous mangez trop et vous êtes en train de perdre la ligne.

— Le « Petit Monsieur » m'avait averti que ça ne devait pas être marrant de travailler avec vous, grogna Charrière la bouche pleine, je m'aperçois qu'il n'exagérait pas.

— Vous vous apercevrez de bien autre chose !...

Charrière se leva de table et s'essuya la bouche avec sa serviette. Il manœuvra deux ou trois fois son bras blessé. La balle avait emporté un morceau de chair, mais ce serait sans conséquence.

— Il faut obtenir le plus de renseignements pos-

sibles du consulat, reprit Durane. S'ils vous reçoivent mal, montrez les dents et foutez-leur la trouille en les menaçant d'un rapport.

— Vous savez aussi bien que moi que ces messieurs du corps diplomatique ne peuvent pas nous sentir et détestent être mêlés à nos affaires.

— Il faut en tout cas savoir s'ils ont obtenu d'autres tuyaux sur la mort de Leplattre et surtout tâcher de connaître l'identité de ce type qui leur a téléphoné et qui prétendait avoir des renseignements à vendre. Si vous parvenons à le coincer, on le fera parler gratuitement.

— Bon, dit Charrière, et où nous retrouverons-nous?

— Ici, si c'est possible.

— C'est tout à fait possible. C'est une excellente planque et Soad est une fille sûre.

— Je me méfie en principe de toutes les filles et plus particulièrement de celles qui sont sûres, dit Durane.

— Et qu'allez-vous faire pendant ce temps-là? demanda Charrière sans relever.

— Je vais me rendre auprès d'Ahmed Shella. J'espère qu'il sera en état de me recevoir et que je récolterai quelques tuyaux.

Charrière attacha son holster autour de son large buste et enfila sa veste. Durane s'approcha de lui, sortit une grenade de sa poche et la glissa dans celle de Charrière :

— Prenez encore ça en cas de surprise.

— Vous en pincez pour les grenades, ou quoi?

— J'ai horreur de faire du bruit, assura Durane. Mais dans certaines occasions, c'est tellement plus efficace qu'un sucre d'orge.

Charrière gagna le vestibule et Durane l'accompagna jusqu'à la porte de l'appartement :

— Et n'oubliez pas qu'une ribambelle de types connaissent votre signalement.

— Vous en faites pas, dit Charrière, je ne suis tout de même pas si facile que ça à avoir. Et puis j'ai un sucre d'orge ! ajouta-t-il en tapant sur la poche de son veston.

CHAPITRE

7

LUIZ MARTINEZ

quitta son bureau un peu après deux heures. Normalement son travail cette semaine-là le retenait jusqu'à trois heures. Mais depuis que les employés de la section française de Radio-Tanger savaient qu'ils allaient être au chômage (1) ils s'accordaient des libertés et la direction ne pouvait pas faire autrement que fermer les yeux.

Le Portugais s'éloigna et pressa le pas le long du trottoir de la rue Goya. Il avait hâte de rentrer chez lui. Son emploi aux « Petites annonces » le barrait un peu plus chaque jour et il était content maintenant d'en avoir bientôt fini avec cette vie stupide qui l'obligeait à demeurer enfermé huit heures consécutives. Et il avait d'autres soucis en tête depuis le fameux soir où une jeune femme en deuil était venue lui demander de transmettre un message.

Depuis son passage au *Palmier d'Or*, une idée

(1) Par décision du gouvernement marocain, la section française de Radio-Tanger a cessé d'exister depuis le 31 décembre 1959.

poursuivait Martinez. Il craignait d'avoir été reconnu par la danseuse. Il n'avait pas osé se rendre tout de suite au consulat de France pour proposer de vendre ce que le hasard lui avait fait découvrir. Il s'était d'abord contenté de téléphoner, afin de tâter le terrain. Un simple coup de téléphone anonyme.

La veille pourtant, il était parvenu à surmonter ses craintes et avait pris la décision de se rendre sur place et de renouveler sa proposition. On l'avait introduit dans un bureau et la personne qui l'avait reçu lui avait déclaré que quelqu'un allait venir de Paris pour s'occuper de ça et qu'on lui donnerait une réponse sous peu. Cette fois-ci Martinez avait donné son nom et son numéro de téléphone.

Il avait longuement regardé autour de lui en quittant le consulat et il était certain de ne pas avoir été suivi. Martinez ignorait qu'on pouvait filer quelqu'un sans que l'intéressé s'en aperçoive à aucun moment.

Martinez arriva à la hauteur du restaurant *Le Capri* une demi-minute avant l'arrivée de l'autobus. Cinq personnes dont un Musulman en djellaba attendaient sur le trottoir. Le Portugais prit la file d'attente et monta à la suite des autres. Au moment où l'autobus repartait, une septième personne sauta sur le marche-pied du véhicule. C'était un Musulman vêtu à l'européenne, aux cheveux noirs et au teint bistré, comme on en rencontre des milliers à Tanger. Martinez ne fit pas plus attention à lui qu'aux autres voyageurs.

Dix minutes plus tard l'autobus atteignit le Grand Socco. Le marché se terminait et la place était encore encombrée de voitures, de charrettes,

de caisses de fruits et de légumes. Martinez descendit ainsi qu'il le faisait chaque jour. Plusieurs voyageurs en firent de même. Martinez traversa la place et pénétra dans la vieille ville par la porte de Fez. Il s'engagea dans la rue Semmarine où quelques badauds flânaient devant les boutiques de changeurs.

Le Portugais poursuivit son chemin par la rue Es Siaghine et dépassa la rue de la Synagogue. Arrivé à la hauteur du Dar Niaba (1) il se retourna machinalement et regarda derrière lui. Il fut convaincu que personne ne le suivait.

En atteignant la place du Petit Socco, il se retrouva d'un seul coup en pleine animation. Aux terrasses des cafés européens, de nombreux touristes s'étaient installés autour des tables et buvaient des boissons rafraîchissantes ou du café. Martinez aimait bien l'ambiance de cette place. C'était là qu'il venait prendre l'apéritif quand son horaire de travail le lui permettait.

Il traversa la place sans s'arrêter et fila par la rue des Chrétiens qui aboutit à la casbah. Martinez habitait au numéro 19, dans une vieille maison située en face de la mosquée des Aïssaoua. La maison n'avait qu'un seul étage. Martinez, vieux garçon maniéré, s'y plaisait. Il n'y avait pas de confort, mais le loyer était minime et il avait fait installer le téléphone. En plus, il bénéficiait d'une tranquillité absolue. L'appartement du rez-de-chaussée occupé par un voyageur de commerce était vide cinq jours sur sept.

(1) Dar Niaba : anciens bureaux du naïb qui était autrefois le représentant du sultan. Aujourd'hui siège de la municipalité.

Il poussa la porte entrebâillée qui ne se fermait plus depuis des années, pénétra dans le couloir sombre et alluma sa lampe de poche pour monter l'escalier. Parvenu devant sa porte, il sortit sa clé et l'introduisit dans la serrure, répétant comme chaque jour des gestes devenus mécaniques.

La porte s'ouvrit avec son grincement familier. Martinez la poussa, fit un pas en avant et soudain demeura cloué sur place, pétrifié.

Un long type maigre était debout au milieu de la chambre, un automatique à la main. A ses côtés, assis dans le propre fauteuil de Martinez, un énorme type bouffi de graisse jouait avec un long couteau qu'il tenait par la pointe. Ses yeux ronds et transparents avaient l'expression de ceux d'un gros chat qui regarde une souris.

Martinez avala sa salive avec peine. Une boule lui était montée dans la gorge et il fut incapable de prononcer un seul mot. Il dut faire un effort inouï pour ne pas s'évanouir.

— Va voir si ce cochon de Portugais a une arme sur lui, dit paisiblement Mustapha.

Marcos avança vers Martinez plus mort que vif, lui enfonça le canon de son automatique dans les côtes et le palpa d'une main leste.

— Il n'a même pas une arme, *o moço solteiro!*... lança-t-il avec dédain en le poussant au milieu de la chambre.

Le squelettique Espagnol à la solde de Mustapha passa son automatique sous sa ceinture, alla refermer la porte, s'appuya du dos contre celle-ci et croisa les bras.

Martinez demeura comme hébété, n'arrivant pas à réaliser qu'il venait de se faire coincer. Ses yeux

apeurés revinrent à Mustapha. Le colosse se curait tranquillement les ongles avec son long couteau. Il semblait avoir tout son temps. Au bout d'un moment il releva la tête et tout en continuant son travail fastidieux, lui fit signe d'approcher.

Martinez n'eut aucune réaction. Ses jambes refusaient d'avancer et gardaient tout juste assez de force pour le soutenir. Mustapha avait le regard d'un tigre voulant séduire une gazelle :

— Viens ici, dit-il doucement.

Martinez fit un pas en avant, puis un autre. Une sueur froide lui humectait le front, coulait le long de sa nuque. Il approchait du colosse, centimètre par centimètre, comme un gosse qui a fait une blague et qui doit demander pardon. Mustapha attendit qu'il soit à un mètre de lui avant de lui poser une première question :

— Qu'est-ce que tu as raconté au consulat de France, *amigo*?

— Je... je ne sais pas ce que...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Mustapha lui envoya son pied dans le ventre avec la force et la promptitude d'un mulet. Le Portugais fut projeté au milieu de la chambre. Le souffle coupé, il se mit à se tortiller sur le plancher comme un ver, en râlant, plié par la douleur.

Mustapha continuait de se curer les ongles. Il le laissa récupérer, puis se leva, s'approcha de lui, le saisit par les revers de sa veste. Il le souleva sans effort et le posa sur la table comme un sac. Martinez retrouva son souffle d'un seul coup et hurla de peur.

— Ferme ça ! grogna Mustapha. Ou je t'égorge comme un porc que tu es !

Il eut un sourire cruel à contempler l'effroi peint sur le visage de sa victime, puis brusquement lui saisit une oreille entre ses deux gros doigts et posa dessus le tranchant de sa lame. Une goutte de sang coula le long de la nuque du Portugais qui se figea, comme transformé en pierre :

— Non ! Non ! râla-t-il.

— Tu vas répondre à mes questions, dit Mustapha. Si tu essaies de mentir, je te coupe les deux oreilles, le nez et tout ce qui dépasse. Tu as dit ce que tu sais au consulat, pas vrai ?

— Non... souffla Martinez, je vous le jure...

— Que leur as-tu dit, alors ?

— Que j'avais des renseignements à vendre au sujet de la fusillade du *Café de Paris*...

— Et que t'ont-ils répondu ?

— Que ça les intéressait, que quelqu'un allait venir à Paris pour s'occuper de ça... et... et que je pourrais traiter directement avec lui...

— Comment va-t-il te contacter ?

— Je ne sais pas...

Mustapha enfonça la lame de son couteau d'un demi-centimètre dans l'oreille de sa victime. Un hurlement de douleur s'exhala de la gorge de Martinez et le sang coula sur le col de sa chemise.

— Je vous jure que c'est vrai ! reprit-il d'une voix étranglée. C'est moi qui dois appeler au téléphone...

— Quand ?

— Cet après-midi. On me dira si l'envoyé de Paris est arrivé, et s'il est arrivé je me rendrai au consulat...

Un sourire satisfait se peignit sur la face de Mus-

tapha. Il lâcha sa victime, plia son couteau à cran d'arrêt et l'enfouit dans sa poche.

— Va te laver, *amigo*. Tu ressembles à un porc écorché !...

-:-

Durane quitta l'appartement, ferma la porte à clé et retira la clé de la serrure. Se conformant aux instructions données par Soad, il l'accrocha à un clou dissimulé derrière la poutre.

Durane descendit l'escalier du premier étage en sifflotant et se retrouva dans la rue. Il portait en bandoulière un appareil photographique. C'était un simple Kodak et non pas un appareil spécial destiné à photographier des documents. Les touristes étant nombreux à Tanger, il ressemblait ainsi à n'importe lequel d'entre eux. C'était la façon la plus simple et la plus habile de passer inaperçu puisque personne ne connaissait son signalement.

Il s'éloigna sur le trottoir d'un pas de promeneur, et rejoignit l'avenue d'Espagne bordée d'une double rangée de palmiers et qui longe la plage. Sur la plage s'étendant à plus de trois kilomètres, des baigneurs se rôtaient au soleil.

Durane dépassa plusieurs établissements abritant des compagnies de navigation et des sociétés de transports. Plus loin, de magnifiques hôtels aux façades blanches se dressaient face à la mer.

Après vingt minutes de marche, il s'arrêta devant une petite villa entourée d'un jardin. Durane s'approcha de la grille et tira sur le cordon de sonnette. Un instant plus tard la porte d'entrée de la villa s'ouvrit et une jeune femme apparut. Elle s'engagea dans l'allée et vint jusqu'à lui :

— Vous désirez? fit-elle en l'observant avec un regard méfiant.

— Le Dr Lefèvre s'il vous plaît?

— Le Dr Lefèvre n'est pas là, monsieur. C'est de la part de qui?

— M. Blanchard, de Casablanca.

Le visage de la jeune femme changea radicalement d'expression :

— Vous venez voir M. Shella?

Elle ouvrit la grille, fit signe à Durane d'entrer, referma derrière lui et enchaîna :

— Le Dr Lefèvre m'a mis au courant de votre visite, mais vous ne pourrez pas voir M. Shella aujourd'hui.

— Je croyais qu'il allait beaucoup mieux?

— Il va mieux en effet. Il est maintenant hors de danger. Mais il est encore très faible. Nous avons dû lui faire trois transfusions de sang.

— Et il n'est vraiment pas possible de le voir cinq minutes?

— Il dort. Il vaudrait mieux que vous reveniez demain. Demain, le Dr Lefèvre sera là ; je crois qu'il aimerait vous voir...

— Bon ! eh bien je reviendrai demain.

Durane prit congé. Une chose en tout cas était positive : l'Égyptien se tirait d'affaire et ce ne serait bientôt plus pour lui qu'un mauvais souvenir. Il n'en était pas de même pour ce pauvre Lefèvre.

Durane se balada en ville pendant près de deux heures et entra dans un café arabe. Il se mêla aux nombreux touristes qui étaient là et y déjeuna.

Il en ressortit une heure après, héla un taxi et demanda au conducteur de le déposer à l'angle de

la rue de Marseille et de l'avenue d'Espagne. Avec sa vieille prudence habituelle, il ne voulait pas prendre le risque, si minime soit-il, de se faire déposer devant l'entrée de l'immeuble de Soad.

Dix minutes plus tard le taxi le déposa à l'endroit demandé. Durane fit le reste du trajet à pied, balançant son appareil de photos au bout de son bras. Il monta le premier étage et glissa la main derrière la poutre. La clé n'y était plus, par conséquent Charrière devait être rentré. Durane frappa d'une certaine façon convenue entre eux et le pas lourd de son collègue se fit entendre dans le vestibule.

— Je viens d'arriver ! lui annonça Charrière en ouvrant la porte.

Les deux hommes gagnèrent la salle à manger. Sur la table traînaient encore les vestiges du petit déjeuner.

— Alors ? questionna Durane en prenant place sur une chaise.

— Dans l'ensemble les nouvelles ne sont pas mauvaises. Le Portugais a renouvelé ses propositions. Mais cette fois il s'est dérangé et il est venu au consulat.

— Quand ?

— Hier matin. Il a donné son nom et son numéro de téléphone que j'ai noté. Il s'appelle Luiz Martinez. C'est le vice-consul en personne qui l'a reçu. Le « Petit Monsieur » avait donné des instructions à ce sujet. Je vous souligne en passant que ça n'a pas l'air d'amuser ces messieurs du consulat. Ils m'ont nettement laissé entendre qu'ils désiraient demeurer en dehors de cette affaire et souhaitaient qu'on leur fiche la paix une fois qu'on aurait mis

la main sur le bonhomme. Bref ! Pour en revenir à celui-ci, Martinez affirme qu'il est prêt à nous indiquer le nom et l'adresse d'une personne qui doit savoir beaucoup de choses sur les types qui ont bouzillé Leplattre. Et il affirme d'autre part que c'est cette même personne qui a transmis l'ordre d'exécution aux tueurs. Et il n'a pas changé son prix. Il demande toujours mille dollars U. S.

— Intéressant. C'est tout ?

— Ce n'est déjà pas mal, dit Charrière en bourrant une pipe. J'ai bien l'impression maintenant que ce type-là ne bluffe pas.

— C'est donc à nous de le contacter par téléphone ?

— Oui. Il attend notre coup de fil pour rappliquer au consulat.

— Pourquoi au consulat ? s'étonna Durane.

— C'est Martinez qui y tient. Il veut sans doute que le marché ait quelque chose d'officiel. Il doit penser qu'en traitant l'affaire au consulat, on ne risque pas de le couillonner en ne lui donnant pas son fric.

— Pas bête le type... murmura Durane.

Charrière se mit à fouiller le garde-manger de Soad dans l'espoir de trouver quelque chose à manger, puis reprit :

— Ah ! et puis j'oubliais, j'ai trouvé une autre planque au cas où nous en aurions besoin. Une petite maison que j'ai louée dans la rue Nicot, au numéro 9. Tenez, voici une clé !

— Excellente idée ! approuva Durane. J'avais justement l'intention de vous demander de le faire...

La sonnerie du téléphone retentit dans le vesti-

bule et interrompit sa phrase. Les deux hommes se regardèrent.

— Je réponds? hasarda Charrière. C'est peut-être pour nous, j'ai donné le numéro au consulat.

Durane approuva d'un signe de tête et Charrière décrocha l'appareil :

— Allô?

—

— Ah très bien. Une seconde, vous permettez?

Il posa sa grosse patte sur l'appareil et se retourna vers Durane :

— C'est le consulat.

Il remit l'écouteur à son oreille, écouta pendant une demi-minute et remercia son correspondant. Durane remarqua que son expression avait légèrement changé.

— Il y a quelque chose qui ne va pas?

— Si on veut... Martinez vient de téléphoner pour demander si l'envoyé de Paris était arrivé. Quand on lui a répondu par l'affirmative, il leur a dit qu'il était souffrant et qu'il fallait remettre le rendez-vous à un peu plus tard. Qu'est-ce que vous en pensez?

— Bizarre...

— C'est ce que je pense. C'est peut-être un coup monté?

— On va lui téléphoner! trancha Durane. On ne peut pas se permettre d'attendre trois jours avant de savoir ce que ce type sait.

Charrière lui tendit la feuille de papier sur laquelle il avait noté le numéro de téléphone du Portugais et la tendit à Durane. Celui-ci décrocha l'appareil et composa le numéro sur le cadran.

Il y eut une série de déclics puis une sonnerie

d'appels qui se répéta plusieurs fois. Au quatrième appel le correspondant décrocha.

— Allô? fit une voix lointaine et hésitante.

— Allô? Monsieur Martinez?

— Oui... Qui est à l'appareil?

— Mon nom ne vous dirait rien. Je suis l'envoyé de Paris. Je crois que vous avez une affaire à me proposer?

Un silence s'ensuivit, puis la voix reprit, de nouveau hésitant, puis soudain saccadée :

— Oui... Oui, c'est exact... Mais je ne peux pas me rendre au consulat... Je suis malade. J'ai de la fièvre, vous comprenez... Ce serait imprudent de ma part de sortir aujourd'hui...

— Votre proposition risque de ne plus m'intéresser, monsieur Martinez! coupa Durane. C'est une affaire qui représente un intérêt à la condition qu'elle soit réglée tout de suite.

— Dans ce cas, vous pourriez peut-être venir chez moi...

— Ce serait en effet une solution. Dans quelle rue habitez-vous?

— Rue des Chrétiens, numéro 19. C'est au premier étage, la porte en face de l'escalier. Vous frapperez trois fois...

— Parfait.

— Je vous signale qu'il n'y a pas de lumière dans l'escalier. Et n'oubliez pas d'apporter les dollars...

— Je n'oublierai pas. Je serai chez vous dans une heure, ça colle?

Durane demeura près de quatre secondes avant d'entendre à nouveau la voix de Martinez.

— Il vaudrait mieux que vous ne veniez pas

dans l'après-midi... J'attends quelqu'un... On doit m'apporter des médicaments et me soigner. Ce soir, nous serions plus tranquilles... A neuf heures par exemple? Ou à dix heures... Comme ça vous conviendra...

Durane réfléchit très rapidement et donna une réponse affirmative :

— Entendu. Ce soir à dix heures.

Il raccrocha et se retourna vers Charrière qui n'avait pas perdu un mot de la conversation :

— Qu'est-ce que vous en pensez?

— Il y a du louche là-dessous, murmura Charrière en fronçant le nez. Ce type n'avait pas l'air à son aise au téléphone, c'est clair.

— C'est exactement mon avis, dit Durane. Je ne m'explique encore rien, mais je suis persuadé qu'on est en train de nous tendre un piège.

Charrière cracha un brin de tabac, vida sa pipe dans un cendrier et la mit dans sa poche. Puis il releva un sourcil touffu et regarda Durane de coin :

— On va quand même y aller?

— Bien entendu, dit Durane.

— Avec des sucres d'orge?

— Avec des sucres d'orge.

CHAPITRE

8

KASSOUF RACCROCHA lentement l'appareil téléphonique et une lueur d'intense satisfaction illumina son regard noir. Cette fois-ci la chance, qui semblait l'avoir quitté, revenait. Mustapha avait exécuté ses ordres au pied de la lettre et tout était prêt pour recevoir les deux agents français dans le petit appartement du Portugais.

Cette maison inhabitée au rez-de-chaussée était l'endroit idéal pour une opération de ce genre. Kassouf avait lui-même dressé le plan de bataille. Il était hors de doute qu'un des deux Français serait liquidé. Mais Kassouf espérait bien les avoir tous les deux.

Dans la chambre de Martinez, deux hommes de Mustapha tenaient compagnie au Portugais. Ils étaient armés tous les deux d'une mitraillette

Thomson. Ils avaient reçu l'ordre de se dissimuler derrière le rideau de la fenêtre qui faisait face à la porte. Quand l'agent français signalerait son arrivée en frappant trois coups à la porte, Martinez, sous la menace des armes automatiques, prendrait le temps d'enfiler sa robe de chambre et irait ouvrir. Quand le Français apparaîtrait à ses côtés, les mitraillettes entreraient en action et les faucheraient tous les deux.

Dehors, dissimulés dans les ruelles sombres qui aboutissaient dans la rue des Chrétiens, Mustapha et quatre autres de ses hommes prendraient en chasse le deuxième agent.

Ne pouvant toujours pas contacter le « Grand Patron », Kassouf continuait à sentir peser le poids des responsabilités sur ses épaules. Il était grand temps de rattraper le temps perdu et de reprendre du poil de la bête. Il était soudain impatient que tout soit terminé. Impatient et anxieux à la fois, bien qu'il eût la certitude que le piège fonctionnerait. Chaque jour qui s'écoulait les rapprochait de l'Opération Z et il ne fallait à aucun prix qu'une faille pût se produire dans le réseau avant l'heure fatidique.

Kassouf sortit de la cabine téléphonique depuis laquelle il venait d'appeler Mustapha et rejoignit sa Chevrolet garée sur la place de la gare. Avant de s'installer sous le volant, il consulta sa montre : huit heures. Si les agents français étaient exacts au rendez-vous, les mitraillettes entreraient en action dans deux heures exactement.

Il mit le moteur de sa voiture en marche, avança dans l'avenue et fila en direction du port. Sa première idée fut de rentrer chez lui. Mais il se sen-

fait trop nerveux et trop impatient pour attendre entre quatre murs. En dépassant le bâtiment des douanes une idée lui vint et il fit faire demi-tour à sa voiture.

Un quart d'heure plus tard, il se rangeait au bord de la chaussée dans la rue Grotius, en face de l'hôtel Cyrnos. Il descendit, traversa la rue et pénétra dans le bâtiment. Assis derrière le bureau de réception, un employé en train de ranger une pile de prospectus releva la tête avec un regard interrogateur.

— Est-ce que Mlle Delmontès est là? demanda Kassouf.

L'employé jeta un coup d'œil vers le tableau où étaient accrochées les clés des chambres, puis décrocha le téléphone :

— Je vais lui demander si elle peut vous recevoir, monsieur. Qui dois-je annoncer?

— M. Santos, dit Kassouf.

— M. Santos peut-il monter, mademoiselle? interrogea l'employé d'une voix mielleuse quand il eut décroché le téléphone.

Il fit savoir à Kassouf qu'il pouvait monter et se replongea dans ses prospectus. Kassouf se dirigea de l'autre côté du hall, prit l'ascenseur jusqu'au quatrième étage et frappa à la porte du numéro 37. Celle-ci s'ouvrit aussitôt et Dolorès apparut, vêtue d'un peignoir léger et transparent au décolleté provocant. Les visites que lui faisait Kassouf étaient de plus en plus rares et il était plus rare encore qu'il vienne la voir à son hôtel. Quand il avait un message à lui transmettre, il l'appelait d'abord au téléphone et lui demandait de se rendre dans un

café où il la rappelait un peu plus tard pour lui donner ses instructions.

Mais ce soir-là, Kassouf n'avait aucun message à lui transmettre. Il avait simplement besoin d'une présence et ne voulait pas rester seul.

Dolorès referma la porte, le regarda un instant sans comprendre, puis se colla contre lui et lui enlaça la nuque, lui offrant ses lèvres. Kassouf lui écrasa la bouche et la sentit fondre dans ses bras. Leur étreinte se prolongea pendant plusieurs secondes, puis il se dégagea et la repoussa doucement.

— Que se passe-t-il pour que tu te décides à venir me voir ? interrogea-t-elle avec une lueur d'anxiété dans ses grands yeux noirs.

Kassouf ne répondit pas tout de suite, avança dans la pièce et prit place dans un fauteuil :

— Que se passe-t-il ? reprit Dolorès.

— Il se passe que deux types sont arrivés à Tanger pour essayer de démolir le réseau, dit Kassouf en allumant une cigarette.

— Et ils sont dangereux ?

— Très dangereux.

Dolorès demeura plantée devant lui, à demi nue, l'observant avec un regard étrange. Kassouf se fit une fois de plus la réflexion que cette fille ressemblait à un jeune animal sauvage pour qui la pudeur était une chose inexistante. C'était lui, Kassouf, qui l'avait sortie du ruisseau. Il l'avait connue dans un bouge à Tunis où elle travaillait comme entraîneuse, bien qu'à l'époque elle eût à peine seize ans, gagnant péniblement de quoi manger à sa faim. D'origine espagnole, Dolorès ne possédait plus de famille. Impressionné par sa jeunesse et sa beauté, Kassouf l'avait arrachée à la misère et à

la prostitution et s'était occupé d'elle. Il en avait fait sa maîtresse et depuis ce temps-là elle lui était dévouée corps et âme. Plus tard il lui avait confié un travail qui n'avait aucun rapport avec son talent de danseuse, la danse ne demeurant plus qu'une couverture. Dolorès détestait le rôle que lui faisait jouer Kassouf, mais le faisait cependant parce qu'elle ne pouvait rien lui refuser. Elle était venue avec lui à Tanger, demeurait en marge du réseau et était son meilleur agent de transmission.

Dolorès s'approcha d'un grand meuble qui lui servait à la fois d'armoire et de bar, et en retira une bouteille de whisky. Elle revint avec deux verres et en tendit un au visiteur. Après quoi elle s'assit près de lui en amazone sur le bras de son fauteuil. Son peignoir se fendit, mettant à découvert une jambe au galbe parfait et à la peau lisse comme du marbre. Elle porta son verre à ses lèvres, rejeta en arrière d'un mouvement souple ses longs cheveux noirs qu'elle avait dénoués, et joua avec sa mule perchée au bout de son pied.

La mule tomba sur le tapis. Son pied n'avait rien à envier à la jambe, il était petit, bien fait, comme sorti des mains d'un sculpteur.

— Nous ne nous voyons presque plus, Abdel... murmura-t-elle d'une drôle de voix.

Kassouf ébaucha un mince sourire, les yeux fixés sur le petit pied nu qui continuait à se tremousser.

— Notre métier a des exigences... Je n'aurais même pas dû venir ici ce soir.

Dolorès se redressa et le fixa de ses grands yeux noirs :

— Je déteste ce métier, Abdel!... Tu m'avais

promis que nous partirions en Espagne tous les deux et que nous nous aimerions tranquillement, comme tout le monde.

— Encore un peu de patience... dit Kassouf sans élever la voix. Quand l'opération Z sera terminée, nous partirons.

— Quand elle sera terminée, il y en aura une autre et ainsi de suite. Et un jour toi ou moi recevrons une balle dans la tête et ce sera fini de nous deux.

— Quand l'Opération Z sera terminée, je te promets que nous partirons tous les deux en Espagne et que tu danseras dans le plus grand cabaret de Séville.

Dolorès reposa son verre sur une petite table qui se trouvait à proximité, prit une cigarette turque dans une boîte, la mit à ses lèvres et l'alluma.

— Qui sont ces deux types dont tu m'as parlé, Abdel?

— Deux agents français.

— Et tu es venu me demander de faire passer un nouveau message à la radio, avoue-le?

— Il n'y aura plus de message à la radio. C'est grillé.

— Le Portugais a parlé? Vous ne l'avez pas encore tué?

— J'ai préféré en faire une « chèvre ».

— Et quand les loups doivent-ils croquer la chèvre?

— Ce soir à dix heures.

— Tu es sûr que ça marchera?

Kassouf but une gorgée de whisky, se gargarisa avec et l'avalait lentement. Ses yeux avaient retrouvé un éclat insoutenable.

— J'en suis certain ! dit-il. Je pourrais même te dire exactement comment cela va se passer.

— Mais ils sont deux ! fit observer Dolorès. Tu ne sais pas comment ils vont procéder pour essayer de croquer la « chèvre ».

— Si, dit Kassouf. Le premier montera seul. L'autre attendra dehors.

-:-

— Je monterai seul, dit Durane. Vous attendrez dehors. Vous êtes sûr de bien connaître le coin ?

— Je connais toutes les rues de Tanger ! assura Charrière. La rue des Chrétiens part du Petit Socco et descend vers la casbah.

— Est-elle praticable avec une voiture ?

— Oui, mais ce n'est pas recommandé. Une fois là-dedans on aurait du mal à se dégager. C'est un vrai labyrinthe.

— Dans ce cas nous laisserons la voiture sur la place, à l'entrée de la rue. Martinez est au 19, ça ne doit pas faire une grande distance.

— Une centaine de mètres, je pense.

Charrière manœuvra le volant de la Ford et tourna dans l'avenue d'Espagne. Il avait loué cette voiture dans le courant de l'après-midi. Il fonça tout droit en direction du port. Arrivé en face de la gare, il prit encore une fois à gauche et s'engagea dans la rue de la plage.

— Vous resterez dans la voiture, reprit soudain Durane. Et vous n'interviendrez que si je ne suis pas revenu au bout de dix minutes. Pas avant. Quelle heure avez-vous ?

— Vingt et une heures trente-sept.

Durane régla son chronomètre sur celui de son

collègue. Ils roulaient maintenant dans la rue Waller ; la Ford tourna à droite et remonta la rue de la Liberté jusqu'à la place du Grand Socco. Elle en fit le tour et fila par la porte de Fez.

Un instant plus tard elle s'immobilisait au bord du trottoir sur la place du Petit Socco, à mi-distance entre la rue Es Siaghine et la rue des Chrétiens. Les cafés étaient encore ouverts et quelques voitures stationnaient. La place était éclairée mais par contre la rue des Chrétiens ressemblait à un tunnel s'enfonçant dans la nuit.

— Un beau coupe-gorge... murmura Durane entre ses dents.

— Toute la vieille ville est comme ça, dit Charrière en prenant sa pipe et sa blague à tabac.

Il se mit à bourrer sa bouffarde et jeta de nouveau un coup d'œil à sa montre.

— Il est dix heures moins le quart. Vous y allez tout de suite ?

— Le rendez-vous est à dix heures, j'irai à dix heures.

— Il aurait peut-être tout de même mieux fallu y aller une heure à l'avance, insinua Charrière. On aurait eu une chance de plus de déjouer les plans de l'adversaire en cas de piège.

— Si on nous a tendu un piège, on a prévu ce détail ! dit Durane. J'ai pour principe d'accorder toujours le maximum d'intelligence à l'ennemi.

Les deux hommes n'échangèrent plus un mot. Quelques passants traversaient la place de temps à autre. Une Chevrolet déboucha de la rue Es Siaghine, les dépassa et s'arrêta cinquante mètres plus loin, en face d'un café.

A dix heures moins trois minutes, Durane se

glissa hors de la Ford et referma silencieusement la portière. Charrière le vit s'enfoncer dans le noir, marchant d'un pas souple en rasant les murs. Il n'avait jamais pensé travailler un jour avec l'Épervier, l'enfant indiscipliné du « Service », qui cachait sous son masque de jeune premier de cinéma, une intelligence, une audace et une ténacité insoupçonnables.

Les méthodes de Durane déroutaient Charrière. Il lui donnait l'impression de prendre mille précautions inutiles pour des détails secondaires qu'il n'abordait que par la bande. Et par contre fonçait droit au but dans un monstrueux traquenard où lui, Charrière, y serait allé sur la pointe des pieds. Durane voulait mettre la main sur Martinez, il allait le prendre sans se soucier de la foudre dissimulée dans les ténèbres qui pouvait s'abattre sur sa tête. Charrière pensa qu'il méritait bien son surnom. Durane en ce moment même fonçait sur Martinez comme l'épervier sur une proie.

Charrière éteignit sa pipe, la remit dans sa poche et sortit son automatique qu'il garda dans sa main.

CHAPITRE

9

PARVENU A QUELQUES mètres du numéro 19, Durane s'arrêta et tendit l'oreille. La musique lancinante d'une mélodie arabe se faisait entendre un peu plus haut, sortant d'une fenêtre d'où s'échappait une lumière diffuse.

Deux indigènes en djellaba surgirent tout à coup d'une ruelle à quelque dix mètres de lui. Durane se plaqua contre la façade d'une maison. Les deux hommes passèrent devant lui sans lui prêter attention ou sans le voir. Quand ils se furent éloignés, Durane demeura une longue minute sans bouger. Ses yeux habitués à l'obscurité distinguèrent une forme blanche qui traversait silencieusement la rue au-dessous de lui, comme un fantôme. Le même manège se répéta de l'autre côté, un peu plus haut.

Durane n'eut plus aucun doute sur la maladie subite et l'état fiévreux de Martinez. Il s'agissait

bien d'un piège et on était en train de l'encercler. Au lieu de revenir sur ses pas pendant qu'il en était peut-être encore temps, Durane parcourut rapidement les quelques mètres qui le séparaient encore du numéro 19 et s'enfonça résolument dans le couloir sombre. Il prêta l'oreille. Un silence absolu régnait dans la maison.

Il sortit son briquet-torche et éclaira autour de lui. Un escalier de pierre conduisait au premier étage. Durane compta les marches. Il y en avait treize. Il pensa que c'était un chiffre qui portait bonheur. Il éteignit son briquet, glissa la main dans sa poche et sortit une grenade. Puis il se mit à monter les escaliers en comptant, sans faire de bruit.

Arrivé sur le palier, il s'arrêta et écouta de nouveau. Le silence le plus complet continuait à régner, à croire que la maison était abandonnée. Durane ralluma son briquet-torche et inspecta les lieux. Devant lui sur le palier se trouvait une porte, celle que lui avait indiquée Martinez, faisant face à l'escalier. Cette porte offrait une particularité qui ne lui déplut pas. Elle s'ouvrait à l'extérieur.

Durane éteignit de nouveau son briquet et le remit dans sa poche. Il s'approcha de la porte à pas de loup, frappa trois fois très rapidement et se recula avec vivacité le long du mur.

Il s'écoula bien quatre ou cinq secondes sans que rien ne se produisît. Puis un filet de lumière apparut sous la porte au ras des pierres. Il entendit craquer les ressorts d'un sommier et une voix d'eunuque se fit soudain entendre :

— Qu'est-ce que c'est?

— Je suis la personne que vous attendez ! dit Du-

rane sans élever la voix, mais de façon à être parfaitement compris.

Il entendit de nouveau craquer les ressorts et un pas hésitant se rapprocha de la porte. Celle-ci s'ouvrit avec une extrême lenteur et la silhouette de Martinez enveloppé d'une longue robe de chambre apparut dans l'encadrement, éclairée par la lumière crue de la pièce. Il se tourna vers Durane avec des yeux hagards, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis tout à coup se rua en avant dans l'escalier.

Une double rafale de mitraillette éclata de la pièce comme un coup de tonnerre. Le Portugais se cintra comme un danseur de flamenco, tournoya sur lui-même et s'écroula dans les escaliers, la tête la première.

Plaqué le dos au mur, Durane enleva le goupillon de sa grenade, compta trois secondes, la balança dans la pièce et referma la porte d'un violent coup de pied.

A peine avait-il plongé de tout son long dans le couloir en se protégeant la tête de ses bras, que l'explosion retentit. Elle fit autant de bruit que si une bombe était tombée sur le toit de la maison. La porte vola en mille morceaux et toute une partie de la cloison s'écroula dans le couloir et dans l'escalier, dans un nuage de poussière blanche.

Durane se dégagea d'un amoncellement de pierres et de débris de bois, enjamba une poutre et se rua dans l'escalier sans même jeter un regard dans la pièce.

A demi enfoui sous les décombres, Martinez gisait au beau milieu de l'escalier, la tête en bas, et râlait. Une de ses jambes était coincée sous une

grosse pierre et un filet de sang coulait de sa bouche. Durane le saisit par les revers de son peignoir et l'attira à lui :

— Martinez ! Écoutez-moi !...

Le Portugais continua à râler, l'œil vitreux. Durane le secoua brutalement :

— Martinez ! Vous m'entendez ? Qu'est-ce que vous aviez à me dire ? Répondez-moi !...

Martinez ravala une gorgée de sang, puis se mit à geindre, regardant Durane avec des yeux exorbités. Durane le gifla.

— Répondez-moi ! Quel secret vouliez-vous vendre au consulat de France ?

Un semblant de lucidité apparut dans les yeux glauques du Portugais et sa gorge se contracta :

— Palmier... Palmier... souffla-t-il.

— Continuez ! rugit Durane. Continuez !...

— Lorès... Lorès...

Sa tête se souleva tout à coup, ses yeux s'agrandirent, une gorgée de sang noir sortit de sa bouche et inonda son cou, et il se laissa retomber en arrière.

Durane comprit qu'il était inutile d'insister et que personne ne tirerait plus jamais rien de lui. Il éteignit son briquet-torche, descendit l'escalier et s'avança dans le couloir sur la pointe des pieds jusqu'à l'entrée de l'immeuble.

Deux types en djellaba étaient en bas de la rue, tapis dans l'ombre. En haut, il en distingua trois qui se dissimulaient à l'angle d'une ruelle et il vit le canon d'une arme automatique briller dans l'obscurité. Au même instant plusieurs coups de feu retentirent en direction de la place du Petit Socco.

Durane sortit sa deuxième grenade, la dégoupilla et la lança de toutes ses forces dans la direction des trois types. Il sortit son automatique de son holster et retira le cran de sûreté. Au moment précis où la deuxième grenade éclatait dans la rue, Durane piqua un pas de course avec la rapidité d'un spécialiste des cent mètres.

Les trois types étaient déchiquetés. Durane ne perdit pas une seconde à les contempler. Il continua à courir aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Deux coups de feu claquèrent au-dessus de sa tête. Il tourna dans une ruelle, gravit un escalier, escalada un balcon de pierre, se retrouva dans une petite cour et se perdit dans le dédale des rues étroites qui descendent vers la casbah.

-:-

Tapis dans l'encoignure d'une porte, Charrière demeura immobile, tenant sa grenade dans sa grosse main velue comme s'il avait tenu un œuf. Les types qui venaient de le canarder avaient disparu comme des fantômes. Il se demanda s'il ne venait pas de commettre une erreur de s'être précipité dans la rue quand il avait entendu la première explosion. Durane lui avait dit de ne pas bouger avant dix minutes et les dix minutes n'étaient pas encore écoulées. La deuxième explosion venait de lui apprendre que Durane ne s'était pas laissé surprendre.

Charrière hésita, se demandant s'il devait continuer ou battre en retraite. Il ne lui servait à rien de lancer sa grenade au petit bonheur dans la rue et de faire du bruit pour le seul plaisir de faire

un bruit. Les types qui l'attendaient avaient dû comprendre la musique et prendre leurs précautions.

De plus en plus persuadé que Durane s'était tiré d'affaire, Charrière décida de battre en retraite et de regagner la Ford. Il n'y avait guère plus d'une minute qu'il était planqué dans l'encoignure de cette porte et il était pratiquement impossible que les types qui se trouvaient au-dessus de lui aient eu le temps de l'encercler.

Il se releva, les nerfs tendus, puis se mit à reculer lentement en frôlant les murs, prêt à balancer sa grenade sur le premier type qui pointerait le nez. Il rejoignit la place du Petit Socco sans que rien ne se produisît. Au même instant le hurlement strident de voitures de police retentit au bas de la rue Es Siaghine.

La place était devenue déserte. La clientèle d'un café situé à trente mètres de là s'était réfugiée à l'intérieur et des visages blafards étaient collés derrière les fenêtres. Charrière ne perdit plus une seconde. Il remit lestement sa grenade au fond de sa poche, courut vers la voiture, ouvrit la portière, la claqua derrière lui et mit le moteur en marche.

La Ford démarra à l'arrachée et fila par la rue de la Marine à l'instant même où deux voitures de police débouchaient sur la place. Charrière pressa à fond sur la pédale d'accélération, freina brutalement, tourna à droite et s'élança dans une petite rue longeant la grande mosquée. Il prit le maximum de risques jusqu'à ce qu'il fût sorti de la vieille ville, puis réduisit la vitesse du véhicule quand il eut rejoint la rue du Portugal.

Il était inutile de tenter quoi que ce soit pour es-

essayer de retrouver Durane. Si celui-ci s'en était tiré comme Charrière le croyait, il rejoindrait la rue de Marseille par ses propres moyens.

Tout en roulant maintenant à une allure normale dans la rue Rembrandt, il se demanda si Durane avait seulement pu voir Martinez. Une idée lui vint et il pensa que Martinez n'avait peut-être jamais été qu'un mythe et qu'il était très possible après tout que le réseau ennemi ait envoyé un des siens au consulat raconter cette histoire inventée de toutes pièces pour les attirer dans un guet-apens. Charrière fut près d'être convaincu que le consulat avait été « intoxiqué. »

La Ford venait de s'engager sur le boulevard Mohammed-V. Elle contourna la place des Nations et poursuivit sa route en continuant d'emprunter le boulevard. Trois minutes plus tard elle tournait dans la rue de Marseille et stoppait au bord du trottoir à l'angle de la rue de la Méditerranée, deux cents mètres avant l'immeuble de Soad.

Charrière serra le frein à main et coupa le contact. Il demeura un instant plongé dans ses pensées avant de se décider à descendre. Malgré tout, il était inquiet et ne songeait pas seulement à bourrer une pipe. Il se demanda encore une fois si vraiment Durane s'en était sorti ou s'il se berçait d'illusions. Puis tout à coup son sang se figea dans ses veines et il eut l'impression que son cœur arrêtait de battre. Le rétroviseur lui renvoyait l'image d'un visage triangulaire aux traits tendus, dans lequel étaient enfoncés des yeux noirs comme deux charbons ardents.

Charrière se retourna comme un ours attaquant le chasseur et sa grosse patte tenta d'agripper le

type qui était derrière lui. Kassouf se dressa et le frappa brutalement au sommet du crâne avec la crosse de son automatique. Charrière s'affaissa avec lenteur et un filet de sang se mit à couler le long de sa nuque.

Kassouf sortit de la voiture et monta devant. Il poussa Charrière sur le côté, le fouilla et le débarassa de ses deux grenades et de son automatique. Il lui administra un deuxième coup de crosse avec la même vigueur et au même endroit. Charrière émit un râle sourd mais ne remua pas. Kassouf enfouit son arme dans la poche de sa veste et ne s'occupa plus de sa victime. Il remit le moteur en marche, fit faire demi-tour à la voiture et la Ford repartit par où elle était venue.

La montre au tableau de bord indiquait onze heures moins dix. Quelques rares véhicules seulement roulaient encore sur la chaussée. Arrivé place des Nations, Kassouf tourna dans l'avenue Marconi. Un moment plus tard il atteignit le garage de Mustapha. Il descendit de voiture en laissant tourner le moteur, alla soulever le rideau de fer, remonta dans la Ford et avança à l'intérieur du bâtiment.

Charrière n'avait pas bougé durant le parcours, secoué comme un poids mort par les trépidations du véhicule. Kassouf ne l'avait pas ménagé et les deux coups qu'il lui avait assenés au sommet du crâne auraient tué un type ayant la tête moins dure que le Français.

Kassouf abaissa le rideau de fer, fit de la lumière et revint à la voiture. Il ouvrit la portière de droite, empoigna Charrière sous les bras et tenta de le tirer hors du véhicule. Mais Charrière, bien

que de taille à peine plus haute que la moyenne, faisait plus de quatre-vingt-cinq kilos. N'offrant pas plus de résistance qu'un macchabée, il donnait l'impression de peser le double de son poids. Kassouf renonça à le descendre à la cave, préférant le laisser où il était et attendre le retour de Mustapha et de Sathim.

Il alla éteindre, s'installa sur une caisse et sortit son automatique qu'il posa dans le creux de ses genoux. La colère furieuse qui s'était emparée de lui trois quarts d'heure plus tôt avait disparu dans le feu de l'action et réapparaissait maintenant sous la forme d'une rage froide.

Dès l'éclatement de la première grenade, il avait compris que les deux tueurs enfermés dans la chambre du Portugais avaient raté leur coup et qu'ils avaient été nettoyés par l'agent français ; celui qu'il avait vu sortir de la Ford et disparaître dans la rue des Chrétiens ; celui dont le signalement leur était inconnu, celui qui avait débarqué à Tanger en uniforme de pilote et qui avait déjà massacré à la grenade deux de leurs hommes un quart d'heure après son arrivée.

Quand la deuxième grenade avait éclaté dans la rue, Kassouf avait eu la certitude qu'il avait réussi encore une fois à leur échapper. Il se demanda si Mustapha et Sathim allaient revenir. Rien ne lui prouvait qu'ils ne s'étaient pas fait avoir. Kassouf n'avait pas envisagé que les deux Français continueraient à jouer avec des grenades dans un quartier populeux. Ce deuxième agent français devait être le diable en personne. Kassouf comprit qu'il était redoutable et qu'il serait difficile de l'avoir.

Il songea avec une pénible amertume que s'il n'était pas intervenu lui-même, tous les deux leur auraient filé entre les doigts. Sa seule consolation était de savoir qu'il en avait capturé un, qu'il était là à deux mètres de lui, le crâne ouvert, affalé dans la voiture.

C'était le second échec que le réseau subissait en moins de quarante-huit heures. Kassouf sentait que la chance filait et que s'il voulait la rattraper, il fallait absolument abattre ce type qui lançait des grenades aussi facilement qu'un gosse lançait des cailloux.

Le bruit d'un moteur de voiture le fit sursauter. Il ne bougea pas, mais étreignit la crosse de son automatique. Une portière claqua et deux secondes après le rideau de fer se soulevait, tandis que les projecteurs du véhicule illuminaient l'intérieur du garage.

Kassouf relâcha d'un seul coup l'air qu'il avait emmagasiné dans ses poumons. C'était Mustapha qui rentrait avec la Buick. Ses habits étaient déchirés et il avait du sang sur les manches de sa veste. Il retourna prendre place au volant de la voiture et la fit avancer à l'intérieur du garage. Il en ressortit, abaissa le rideau de fer et fit de la lumière. C'est à ce moment-là qu'il aperçut la Ford. Il se figea sur place, glissa la main sous sa veste, puis suspendit son geste quand il reconnut Kassouf assis sur une caisse. Il en demeura un instant comme stupide, puis passa lentement sa grosse main sur son front en sueur.

— J'ai cru que c'était encore ce salaud de Français, murmura-t-il d'une voix sans timbre.

Un gémissement se fit entendre à l'intérieur de

la Buick et le rappela à la réalité. Il ouvrit la portière, et en retira Sathim en le soutenant sous les aisselles. Il le traîna et le déposa sur le ciment.

Kassouf s'approcha. Sathim grimaçait de douleur en se tenant la jambe. Son pantalon pissait le sang.

— J'en ai pris un sacré coup... prononça-t-il d'une voix faible en serrant les dents.

— Il a pris un éclat dans la cuisse, dit Mustapha. Le type qui est monté chez Martinez nous a canardé à la grenade, le fumier!...

— Je sais, dit Kassouf. Où est-il?

Mustapha eut un geste mêlé de rage et d'impuissance :

— Nous n'avons pas pu le rattraper. On n'avait que des mitraillettes. Sur sept de mes hommes, quatre y sont restés. Et Sathim ne vaut guère mieux!...

— Il faut me mener à l'hôpital... râla le blessé. Je vais crever si je vais pas à l'hôpital...

Kassouf ne l'entendit même pas. Il demeura les yeux fixés sur Mustapha.

— Et le deuxième agent? reprit-il d'une voix glaciale.

— Filé, disparu, évaporé! grogna Mustapha en élevant ses mains d'étrangleur au-dessus de sa tête.

— Il est ici! dit Kassouf.

Le colosse le dévisagea avec un air hébété. Kassouf lui aurait dit qu'il se convertissait au christianisme et qu'il allait entrer dans les ordres que Mustapha n'en aurait pas été plus stupéfait.

— Ici? répéta-t-il sans y croire.

— Ici, dans la Ford. Assommé.

Mustapha demeura plusieurs secondes immobile,

sans réaction. Puis le sang lui monta au visage et de l'écume blanche perla de sa bouche. Il plongea la main dans sa poche et une lame jaillit entre ses doigts.

— Je vais le crever ! articula-t-il en s'approchant de la Ford.

— Imbécile ! lança Kassouf d'une voix sèche.

L'interpellation eut l'effet d'une douche glacée. Mustapha s'arrêta net, tenant stupidement son long couteau devant lui comme un boucher qui va découper un bifteck dans une tranche de filet.

Kassouf s'approcha de lui, l'accrocha par les revers de sa veste et le foudroya du regard :

— Ne pensez-vous pas avoir commis suffisamment de sottises ? Vous aurez tout le temps de l'écorcher vif ! Mais ce qui compte, c'est de nous emparer de l'autre ! Et son collègue entre nos mains est un appât encore beaucoup plus alléchant que le Portugais !...

Dressés en face l'un de l'autre, ils avaient oublié Sathim qui continuait de râler et les suppliait de le conduire à l'hôpital.